

Lors de la parution en 2009 de leur long travail sur le néolibéralisme, *La nouvelle raison du monde*, nous avons publié dans le n°42 (téléchargeable sur le site de *Carré rouge*) un long entretien avec Pierre Dardot et Christian Laval. Leur nouveau livre, *Marx, Prénom : Karl*, est du nombre de ceux dont le temps de réception et de « digestion » est nécessairement long. Nous attendrons donc un prochain numéro pour avoir un échange en bonne et due forme entre les deux auteurs et des membres de notre collectif. En attendant, je vais commencer à expliquer pourquoi ce livre, naturellement assez difficile, doit être lu.

Marx, Prénom : Karl

de Pierre Dardot et Christian Laval

Une note centrée sur les chapitres historico-politiques

Marx, Prénom : Karl est un livre impressionnant, imposant. Par sa longueur d'abord. Presque 700 pages, dont on sent qu'elles auraient pu être encore bien plus nombreuses, si l'éditeur l'avait permis. Des paragraphes très longs, qui font très souvent plus de deux pages et parfois presque quatre, ne facilitent pas la lecture du livre, même pour des gens plutôt rodés à des telles lectures. Le livre est impressionnant, bien sûr, par l'envergure de sa problématique et le degré de détails avec lequel les questions sont examinées. Il est imposant enfin par son érudition, dont l'étendue est confondante et inclut de fréquentes retraductions de parties de textes à partir de l'allemand. Pour toutes ces raisons, *Marx, Prénom : Karl* paraît s'adresser à un public de spécialistes.

Il serait pourtant dommage que celles et ceux que nous nommons ici « les militants », qui continuent dans les organisations à assurer des tâches de formation, à organiser des universités d'été, ou qui animent des revues ou des sites, se laissent rebuter. En effet, il est important que les thèses de ce livre soient débattues. Car Pierre Dardot et Christian Laval ne sont pas seulement des érudits, ce sont aussi des intellectuels engagés. Ils le sont, non pas par leur appartenance ou leur soutien actuels à tel ou tel parti (le souvenir de leurs années de militantisme affleure dans certains chapitres), mais par la préoccupation qui est sous-jacente en permanence à leur travail, à savoir les conditions de l'émancipation. Ajoutons que s'il était paru plus tôt, sa lecture m'aurait sans

doute évité quelques déboires, certains anciens, d'autres encore récents [1].

**MARX UN PENSEUR ET
MILITANT « AUX PRISES
AVEC SA PENSÉE MEME »**

Cet article a donc pour ambition de lancer le débat, de susciter un intérêt pour le livre et de faire en sorte que des militants le lisent. Les auteurs ne s'attendent pas à ce que leurs lecteurs soient d'accord avec leurs thèses. La même chose vaut pour la lecture dont je présente la première partie ici. Allons tout de suite à l'une des conclusions les plus importantes. Elle exprime clairement ce qui a été depuis un certain temps un non-dit chez beaucoup de militants. Le cours de la lutte des classes et donc le processus historique que l'humanité a vécu au 20^e siècle, ont infirmé l'une des idées auxquelles les organisations et les militants marxistes se sont accrochés le plus fortement, jusqu'à en faire un point d'ancrage et un soutien moral de leur engagement, sinon carrément un acte de foi : le mouvement historique joue en faveur du prolétariat ; celui-ci, dans sa lutte, prend appui sur l'histoire, le capitalisme engendrant lui-même les conditions de son dépassement. L'idée est fortement présente chez Marx, mais chez lui elle reste contrecarrée par une approche de l'émancipation dans laquelle « *l'histoire* ne fait rien », dans laquelle ce sont « les hommes qui font l'histoire ». Dans « des conditions déterminées » bien sûr, celles léguées par le mouvement antérieur de la lutte de classes et l'état des forces productives, mais dans des conditions où l'histoire ne « roule pas » pour les opprimés. La thèse centrale de Dardot et Laval est que l'œuvre de Marx est tra-

versé de part en part par une tension majeure jamais résolue parce que ne pouvant pas l'être. Marx a cherché tout au long de sa vie intellectuelle et militante, « à articuler deux perspectives très différentes. **La première est la logique du capital comme système achevé.** Cette perspective relève d'un effort qui se veut proprement scientifique, et qui consiste à dégager à la fois le mouvement par lequel le capital se développe "en une totalité" et "se subordonne tous les éléments de la société" et le "jeu des lois immanentes de la production capitaliste" qui conduit le "système organique" du capitalisme à accoucher nécessairement d'un nouveau mode de production. **La seconde est la logique stratégique de l'affrontement, c'est-à-dire celle de la guerre des classes.** Elle consiste à mettre au jour, par l'analyse de situations historiques déterminées, la façon dont l'activité des hommes et des groupes en lutte les uns avec les autres produisent des séries de transformations dans les conditions de la lutte et les subjectivités des acteurs de la lutte » (p. 11).

Pour Dardot et Laval, on ne peut pas « choisir son Marx », « sélectionner celui qui nous agrée » (p. 19). Si l'on y tient absolument quand même, alors le seul choix qui tient est de le reconnaître comme un penseur qui a été, d'un bout à l'autre de sa vie « aux prises avec sa pensée même ». On connaît l'exclamation de Marx rapportée par Friedrich Engels, qu'il aurait lancée lors de la lecture de textes de Jules Guesde « *Eh bien moi je ne suis pas marxiste !* ». Chacun peut à l'heure des bilans, alors qu'une certaine doxa a sombré, essayer de se tirer d'affaire en se proclamant « *marxien* ». C'est ce que j'ai fait parfois. Facilité à laquelle Dardot et Laval refusent de céder, considérant qu'il est « *vain de se refuser à voir la part de Marx dans le marxisme* ». Ils

acceptent d'assumer leur condition « *d'héritiers de Marx et du marxisme* » et d'affronter « *la tâche consistant à se rapporter consciemment et activement à son être d'héritier et donc à questionner une œuvre toujours à découvrir* » (page 21). Pour ce qui du marxisme, il faut que son « *héritage très particulier [...], établi et incorporé dans des appareils politiques, syndicaux et étatiques, [soit] radicalement en question pour que nous ayons quelque chance de penser à nouveau frais la sortie du capitalisme* ». Cela vaut pour tous, à commencer par (et je dirais même surtout pour) ceux qui se sont formés dans le combat contre le stalinisme, aussi bien comme fossoyeur de la révolution d'Octobre que comme propagateur à l'ouest de l'Europe de représentations apologétiques du capitalisme car leur rapport, non seulement à Lénine, Trotski et Rosa Luxembourg mais aussi à Marx a eu une charge émotionnelle particulièrement intense [2]. Pour ce qui de celui-ci, c'est, écrivent Dardot et Laval, « *en montrant les difficultés [qu'il a] rencontrées du fait même de son mode singulier de penser* », qu'il peut devenir seulement possible « *d'envisager de façon nouvelle l'articulation de la logique expansive du capital et des potentialités émancipatrices inscrites dans les conflits de classes, potentialités qui laissent espérer pour l'humanité une sortie du capitalisme* » (p. 21).

On commence à comprendre les raisons de la longueur du livre. Pour défendre l'idée qu'avec Marx nous sommes confrontés à une œuvre traversée de part en part, et mue par une tension jamais surmontée, Dardot et Laval sont obligés de se plonger, et nous avec, dans la majeure partie des écrits d'un homme qui a cherché, avec l'aide d'Engels, à tout embrasser de son époque. La longueur du livre tient aussi à la minutie avec laquelle

Dardot et Laval établissent les origines intellectuelles et les filiations de la pensée de Marx (à commencer par celle avec Hegel). Peu de livres, en français au moins, ont montré avec un tel degré de détail la masse et la diversité des matériaux dont la « machine-Marx » (titre du chapitre premier) s'est nourrie, la lecture d'innombrables auteurs, philosophes, historiens, économistes, chacun dans la langue d'origine, mais aussi de journaux, de rapports officiels, de premiers recueils statistiques.

DIRE CLAIREMENT QU'IL

FAUT ABANDONNER

L'IDEE QUE L'HISTOIRE

SERAIT DU COTE DU

PROLETARIAT

C'est celle donc qui dit que le mouvement historique serait du côté du prolétariat, puisque le capitalisme créerait lui-même les conditions de son dépassement. Cette idée est devenue aux mains des marxistes, et même surtout aux mains de militants qui n'ont jamais cessé le combat, la colonne vertébrale d'une doxa, voire d'un catéchisme. Mais elle a bel et bien été d'abord développée par Marx et Engels dans le *Manifeste du parti communiste* de 1847, puis par Marx à la fin du livre premier du *Capital*. Dans les écoles de formation, la conclusion du premier chapitre du *Manifeste* nous a servi à défendre « la nécessité du socialisme » à la fois comme unique réponse à la barbarie, mais produit du développement capitaliste : « La condition d'existence du capital, c'est le salariat. Le salariat repose exclusivement sur la concurrence des ouvriers entre eux. Le progrès de l'industrie, dont la bourgeoisie est l'agent sans volonté propre et sans ré-

sistance, substituée à l'isolement des ouvriers résultant de leur concurrence, leur union révolutionnaire par l'association. Ainsi, le développement de la grande industrie sape, sous les pieds de la bourgeoisie, le terrain même sur lequel elle a établi son système de production et d'appropriation. Avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs ». Et dans le chapitre XXXII du livre premier du *Capital*, « Tendance historique de l'accumulation capitaliste » : « À mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés ». [3]

Dans un passage où leur engagement est particulièrement clair, Dardot et Laval écrivent : « Il nous faut non seulement renoncer à l'idée selon laquelle un mode de production supérieur pourrait "sortir" du capitalisme par voie d'accouchement, mais il faut en combattre les survivances comme la forme la plus dangereuse d'illusion sur soi-même. Si l'idée d'une "gestation imminente" du communisme relève désormais d'une issue imaginaire, il faut alors se résoudre à la disjonction radicale des deux logiques qui travaillent de l'intérieur la pensée de Marx et re-

connaître lucidement dans cette disjonction le caractère de notre propre situation » (p. 674). Dans les textes que Carré rouge a produits, notamment en dialogue avec *A l'Encontre*, *A Contre-courant* et *L'Émancipation*, nous avons analysé la manière dont une longue phase de l'histoire de la lutte des classes et du mouvement ouvrier avait pris fin. Nous avons dit qu'il fallait nous en convaincre totalement nous-mêmes et chercher de l'expliquer à d'autres. Mais nous n'avons pas dit, au plan théorique, que cette fin d'une période historique était aussi celle d'une certaine interprétation de l'histoire et que nous étions confrontés à la nécessité de cesser de « vouloir prouver par des lois objectives de l'histoire ce qui relève d'un projet d'émancipation politique qui n'est pas inscrit dans le cours des choses ». (p. 609)

LE PROCESSUS

REVOLUTIONNAIRE

COMME PROCES

D'AUTOCONSTITUTION

ET D'AUTOTRANSFORMATION

HISTORIQUE DE LA CLASSE

OUVRIERE

Un livre qui a une telle visée et qui couvre donc un tel champ ne peut qu'être long... Quand l'un des auteurs est philosophe et l'autre historien de la pensée politique, il peut aussi être dans certains chapitres très ardu. Son plan, ainsi que de fréquents liens avec les fils conducteurs centraux, permet néanmoins de le lire par plongées successives en commençant par les chapitres dont la matière est ou paraît être la plus familière. C'est le cas des trois chapitres de la deuxième partie, « Les classes et leur

guerre » dont la lecture est immédiatement abordable. Ils portent sur les textes historico-politiques de Marx, souvent considérés comme constituant une trilogie, *Les Luttes de classes en France, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* et *La Guerre civile en France*. Muni d'une compréhension initiale de la problématique d'ensemble, ces chapitres peuvent être lus séparément. C'est ce que je vais faire ici.

Le premier chapitre de cette partie (chapitre III) examine soigneusement la dette que Marx a reconnue à l'égard des historiens bourgeois français du 18^e et du 19^e siècles avant de pouvoir rédiger la première phrase du *Manifeste du parti communiste* : « *L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de la lutte de classes* ». Dardot et Laval y posent ensuite une série de jalons théoriques qui seront développés dans les deux chapitres suivants, celui sur 1848 et 1851 et celui sur la Commune de Paris. La représentation qu'ils donnent de Marx n'est pas celle qui a été le plus enseignée dans les écoles de formation des partis et organisations marxistes, car elle fait de lui l'auteur d'une « *réflexion originale sur l'activité révolutionnaire du prolétariat, une activité qu'il conçoit à la fois comme une action de transformation des conditions sociales et comme un processus d'auto-transformation de ceux qui sont engagés dans l'action* ». Pour Dardot et Laval, « *Marx réfléchit le processus révolutionnaire comme un procès d'auto-constitution et d'auto-transformation historique de la classe ouvrière qui ne peut se confondre avec le procès d'auto-développement du capital* » (p. 201). Ils rappellent les apports de Edward P. Thompson, *The Making of the English Working Class* publié en 1963 [4], ou encore de Jacques Rancière sur la parole ouvrière (1976) [5] avant de souligner que « *la tradition*

marxiste a largement sous-estimé cette dimension d'auto-formation et d'auto-éducation de la classe ouvrière du fait même du monopole de la science légitime que les organisations se réclamant du marxisme ont prétendu détenir ». Il y aurait « *deux manières dans le marxisme d'occulter cette dimension de la lutte* ». L'une pour laquelle Marx ne porte aucune responsabilité est celle d'une « *conception de la stratégie qui fait du parti comme son centre nerveux* » : c'est celle développée par Lénine et que les organisations trotskistes alimentent, surtout lorsqu'elles ont grossi un peu. L'autre où Marx a une part importante de responsabilité est celle du « *primat attribué au développement de la production sur toute autre considération. Si le marxisme ne nie évidemment pas la lutte des classes, et moins encore la nécessité de la prise de pouvoir, il a tendance à faire dépendre les conflits et les révolutions d'une évolution économique qui rendra inéluctable la mobilisation des exploités. L'action politique reste toujours nécessaire, mais elle est subordonnée aux conditions économiques* » (p.217). Cette position découle de l'idée de l'engendrement par le capitalisme des conditions de son propre dépassement. Elle est l'une des causes de la tension qui marque les trois livres historico-politiques où Marx cherche à prendre lui-même assez largement le contre-pied du déterminisme par l'état des forces productives et à proposer une intelligibilité historique à partir de la logique de la lutte.

Les Luttes de classes en France, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte et *La Guerre civile en France* voient, selon Dardot et Laval, le déploiement d'une « *perspective "stratégique" qui enregistre soigneusement les mouvements respectifs des classes, qui évaluent leurs forces relatives, qui relève les objets et les enjeux des luttes, qui observe les*

modes d'organisation et de représentation, et qui porte la plus grande attention à la façon dont les rapports de classe se transforment en transformant chacune des classes en lutte » (p. 219). Chez Marx, la lutte, disent-ils, ne se résume pas à l'affrontement de deux combattants prêts à en découdre, conscients de leurs fins et de leur être. C'est dans la lutte même que se clarifient les termes de l'affrontement et les objectifs poursuivis par les combattants, et que « *se produisent* » les sujets qui s'affrontent. Vers la fin du premier chapitre des *Luttes de classes en France*, Marx parle de « *la force créatrice de la révolution* ». Dardot et Laval font de cette affirmation l'un des fils conducteurs de leur analyse des trois livres historico-politiques. Ils écrivent « *la lutte est fondamentalement créatrice, elle est un processus de transformation des conditions, des vies et des sujets de la lutte eux-mêmes* ». Pour Dardot et Laval, « *il faut prendre très au sérieux l'idée selon laquelle "l'émancipation sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes". C'est l'action même qui, en transformant les conditions existantes, produit comme résultat de nouvelles conditions de l'émancipation. C'est dans la lutte, et de façon accélérée, lors de la crise révolutionnaire, que le prolétariat devient sujet révolutionnaire, qu'il s'émancipe en se transformant. La lutte pour l'émancipation est déjà une émancipation au sens où l'action est toujours transformation de soi. Et si elle est ouverture d'un possible nouveau, c'est qu'elle crée le sujet de cette nouvelle possibilité historique* ».

Si on se réfère à des positions connues des intellectuels-militants venus des organisations trotskystes ou y ayant appartenu jusqu'à la fin de leur vie, c'est du côté de Jean-Marie Vincent plutôt que de celui de Daniel Bensaid que Dardot et Laval se si-

tuent sur tout ce qui concerne la question du parti. « *Même si à l'évidence certaines formulations du Manifeste peuvent laisser entendre que les communistes ont un savoir général qui leur donne de facto une supériorité sur la masse, [ils] ne forment pas un parti distinct mais la fraction la plus résolue au sein du mouvement ouvrier. Ils ne visent pas à "modeler le mouvement prolétarien" selon des principes particuliers, mais à représenter le mouvement dans son ensemble. Les thèses communistes "ne font qu'exprimer, en termes généraux, les conditions réelles d'une lutte de classes qui existe, d'un mouvement historique qui se déroule sous nos yeux". Autant dire que les communistes sont là pour éclairer l'action des prolétaires en élucidant les causes, les conditions et les objectifs du mouvement dans lequel ils sont engagés* ». Ils ne constituent pas le « parti dirigeant » ou « l'avant-garde » du prolétariat, mais « exercent dans le mouvement prolétarien une fonction de miroir en renvoyant les prolétaires à leurs propres expériences et en s'efforçant de tirer avec eux le sens de leur action » (p. 224). Ce commentaire de la position des communistes dans le Manifeste est quelque peu idéaliste. Est-il vraiment possible de « renvoyer les prolétaires à leurs propres expériences et s'efforcer de tirer avec eux le sens de leur action » en mettant vraiment sa propre grille de lecture totalement de côté ? Marx et Engels n'y sont pas parvenus ainsi qu'en attestent leur défense et illustration de la Commune. La discussion sur la nécessité de tenter de le faire a resurgi de façon répétée à Carré Rouge et a été défendue par certains comme la seule posture qui vaille. C'est donc l'une des dimensions de l'intérêt de ce livre pour nous.

**L'ANALYSE
DU BONAPARTISME
EXIGE-T-ELLE UNE
THEORIE DE
LA « NEGATION DE LA
NEGATION » DANS
LA SPHERE DE L'ÉTAT ?**

La lecture que Dardot et Laval font des trois livres historico-politiques de Marx passionnera tous ceux qui n'ont pas ou peu abordé Marx. Mais elle sera aussi très stimulante pour ceux qui le revisitent aujourd'hui. Le point central de cette lecture tient en ceci. Dès la révolution de 1848 en France, la théorie de la contradiction historique entre les forces productives et les rapports de production, c'est-à-dire entre le prolétariat comme force productive et le capital comme rapport social de production, telle que Marx et Engels en avaient exposé le développement dans le Manifeste, leur poserait problème. Comment en effet soutenir qu'il y a un rapport nécessaire entre le développement des forces productives, la lutte économique et le déploiement de la lutte politique révolutionnaire, et accepter un modèle de « division du travail européen » dit de la triarchie qui veut que « le prolétariat allemand est le théoricien du prolétariat européen, de même que le prolétariat anglais en est l'économiste et le prolétariat français le politique ? » « Comment comprendre que le prolétariat parisien, en 1848 puis en 1871, ait démenti par son comportement tout évolutionnisme économique pour "monter à l'assaut du ciel" ? Comment rendre compte que la première révolution des ouvriers ait été déclenchée à Paris et non pas en Angleterre ? ». Il y a là « un hiatus » qui ouvre la voie à une analyse des mo-

ments révolutionnaires à la fois sous l'angle de la stratégie des classes qui s'affrontent et de celui des capacités créatrices des prolétaires au moment du combat. Dardot et Laval en parlent fort bien, mais cela ne leur suffit pas. Ils veulent absolument combler le hiatus en prêtant à Marx une théorie de « la négation de la négation à la française ».

Leur thèse repose sur une analyse des rapports de Marx à Hegel, dans laquelle l'empreinte du dernier est encore plus forte que d'autres commentateurs ne l'ont dit. Selon eux, pour Marx « de la même façon que le développement de la grande industrie prépare "l'expropriation des expropriateurs", le renforcement du pouvoir d'État prépare sa future destruction ». Le rôle politique du prolétariat français trouverait son fondement dans la structure politique centralisée de la France, et prendrait le pas sur le schéma de détermination économique de l'infrastructure sur la superstructure, pourtant toujours présent. Dardot et Laval font une bonne présentation des analyses de Marx concernant « le rôle de l'État, instrument d'une classe contre les autres. Le paradoxe du bonapartisme tient à ce que la bourgeoisie pour dominer socialement a dû abandonner la forme parlementaire qui assurait à ses fractions la possibilité d'une domination commune pour une forme autoritaire qui accorde à l'exécutif l'essentiel du pouvoir. C'est le cœur de l'analyse du coup d'État de Louis Bonaparte. Pour Marx, les armes dont la bourgeoisie s'est servie pour abattre le féodalisme se retournent contre elle. La revendication des libertés, les pouvoirs de contrôle du parlement, le poids attribué aux intérêts et aux opinions dans la direction des affaires publiques, enfin tout le "libéralisme" devient une menace pour la domination bourgeoise lorsque les autres classes so-

ciales se mêlent de politique, et tout spécialement le prolétariat. Si le libéralisme et la constitution républicaine sont des armes de conquête du pouvoir pour la bourgeoisie, cela n'en fait pour elle pas des armes de domination sur la société » (p. 272). Vient ensuite ce qui me semble relever de la seule volonté de la part de Dardot et Laval d'enfermer Marx dans un schéma explicatif tiré de la phrase « Hegel est mon maître ». Ils écrivent « L'appareil d'État s'est autonomisé de la société, il a supplanté la représentation politique directe de la classe sociale dominante, et ceci au nom des intérêts économiques de cette même classe, c'est-à-dire au nom de l'accumulation du capital. La domination de la bourgeoisie passe par sa dépossession du gouvernement direct des autres classes au profit d'une administration centrale de la société. Ce mouvement est en tout point semblable à celui qui dépossède la grande masse des propriétaires de leur propriété par la concentration-centralisation du capital en quelques mains. Marx suit un schéma semblable à celui qu'il applique, en matière économique, à la concentration du capital. Ce schéma d'évolution historique est celui de "la négation de la négation à la française". Les affrontements de classe ont conduit au renforcement de la domination de la bureaucratie centralisée et séparée de la société. L'instrument politique du pouvoir de la bourgeoisie se concentre et, ce faisant, se sépare et s'isole en face de la société jusqu'à ce qu'il devienne la cible unique de la révolution prolétarienne » (p. 274). Là où dans l'introduction Dardot et Laval nous présentent « un penseur qui a été, d'un bout à l'autre de sa vie « aux prises avec sa pensée même », ici on a un homme dont « les fines analyses stratégiques développées à propos de 1848 ne semblent échapper à la réduction économique que pour se soumettre

à la nécessité inéluctable de la destruction de la machine bureaucratique et militaire. Si Marx ne peut appliquer au cas français le schéma suivant lequel le développement économique engendrera ses "fossoyeurs", il prend appui sur le modèle triarchique pour accommoder à la situation française une certitude analogue : ce n'est pas ici la logique du développement du capital qui conduit nécessairement à son dépassement dans le communisme, c'est celle du développement de la bureaucratie qui conduit tout aussi nécessairement à son dépassement dans une nouvelle forme de pouvoir » (p. 275).

Dardot et Laval vont plus loin encore, parlant d'une analyse qui « débouche [de la part de Marx] sur un acte de foi dans la nécessité historique de la destruction de l'État selon la logique de la négation de la négation ». L'accusation d'acte de foi repose sur une interprétation de deux phrases. Celle où Marx écrit que « le renversement de la République parlementaire contient en germe le triomphe de la révolution prolétarienne », et celle bien connue qui retrace les étapes de la révolution de 1948 dans lesquelles elle « perfectionne d'abord le pouvoir parlementaire, pour le renverser ensuite. Ce but une fois atteint, elle perfectionne le pouvoir exécutif, le réduit à sa plus simple expression, l'isole, dirige contre lui tous les reproches pour pouvoir concentrer sur lui toutes ses forces de destruction, et, quand elle aura accompli la seconde moitié de son travail de préparation, l'Europe sautera de sa place et jubilera : "Bien creusé, vieille taupe !" ». Cela me paraît relever moins d'un « acte de foi dans une nécessité historique » aux racines hégéliennes que d'un pronostic politique optimiste fait au terme d'une caractérisation des traits particuliers de l'État en France, c'est-à-dire du type de pronostic dont les révolutionnaires, à partir de Babeuf, ont été

coutumiers et auxquels nous (les militants) nous sommes tous livrés, fût-ce sous la forme de ce que Daniel Bensaid a nommé une « douce impatience ».

LE CHAPITRE SUR

LA COMMUNE

Ce chapitre de Marx, *Prénom : Karl* est très documenté. Il bouscule, pour ne pas dire plus, l'ensemble de la doxa transmise depuis plus d'un siècle, de génération en génération, par des militants révolutionnaires aux nouveaux camarades dans les écoles de formation des partis et des organisations. J'ai donc regretté la surinterprétation à certains moments de ce que Marx écrit. Ainsi la phrase « l'antithèse directe de l'Empire fut la Commune » en appui à la thèse de la « négation de la négation à la française ». Ou encore le passage dans la seconde adresse du Conseil général de l'Internationale sur la guerre franco-allemande dans lequel Marx espère que le prolétariat parisien ne va pas tomber dans le piège qui lui est tendu : « La classe ouvrière française se trouve donc placée dans des circonstances extrêmement difficiles. Toute tentative de renverser le nouveau gouvernement, quand l'ennemi frappe presque aux portes de Paris, serait une folie désespérée. Les ouvriers français doivent remplir leur devoir de citoyens ; mais en même temps, ils ne doivent pas se laisser entraîner par les souvenirs nationaux de 1792, comme les paysans français se sont laissé duper par les souvenirs nationaux du Premier Empire. Ils n'ont pas à recommencer le passé, mais à édifier l'avenir ». Là où je vois simplement un appel aux ouvriers parisiens de préserver leurs forces, Dardot et Laval voient un texte qui anticipe « la ligne générale de La guerre civile en France qui voudra

voir dans la Commune une pure invention de l'avenir ».

L'Adresse du Conseil général de 1871 écrite après la défaite et le massacre traduit dans des passages vibrants la haine viscérale que Marx voue à la bourgeoisie. Elle montre aussi le degré auquel il a été difficile pour Marx et Engels de respecter eux-mêmes la conduite qu'ils avaient défendue dans *Le Manifeste* (voir plus haut). Ce qu'Engels écrit plus tard en disant que l'Adresse a « rendu conscientes les tendances inconscientes de la Commune » n'est pas ce qui a rendu le plus service aux organisations révolutionnaires ultérieures [6]. L'Adresse est évidemment un texte de combat qui a été très vite publié en anglais, rapidement traduit en allemand et en français et largement diffusé partout. Il a eu un effet performatif aussi important que celui du *Manifeste du parti communiste*. Dardot et Laval citent Bernard Noël à ce propos : « Marx a peut-être changé la Commune : il l'a faite telle qu'en elle-même elle nous apparaît désormais, c'est-à-dire essentiellement un gouvernement de la classe ouvrière ». La publication du commentaire que Lénine a fait de *La Guerre civile en France* en 1917 en Finlande au moment où la possibilité de renversement du gouvernement Kerenski se dessinait, publié ensuite sous le titre de *l'État et la révolution*, a fait le reste. Ils rappellent à juste titre que si « les marxistes de toutes tendances [...] pouvaient discuter sur de nombreux points la manière dont il fallait comprendre la doctrine tirée de Marx, aucun ne doutait que ce dernier avait dégagé la vérité de l'insurrection de 1871. Des générations de marxistes ont ainsi répété à propos de la Commune les formules de *La Guerre civile en France* ou encore de *l'État et la révolution* ». Si « ces deux textes ont fait l'objet d'exégèses innombrables et contra-

dictoires, ce n'était pas tant la signification de la Commune qui était en jeu que la manière dont ils posaient le problème crucial de la prise du pouvoir, de l'État et du parti ». Dardot et Laval construisent ce chapitre autour de l'examen de quatre points majeurs de « l'interprétation canonique » de la Commune telle qu'elle a été transmise dans la tradition marxiste : « la Guerre civile en France est une transcription fidèle des faits et des idées de la Commune ; l'expérience de la Commune est radicalement nouvelle parce qu'elle est le premier "gouvernement ouvrier" du monde ; la Commune est historiquement "l'antithèse de l'Empire" et entame le dépérissement de l'État ; l'échec de la Commune tient à son défaut d'organisation centralisée ». La démonstration comme quoi l'Adresse n'est pas une transcription fidèle des faits et des idées repose sur une lecture d'historiens et de témoins de la Commune comme Lissagaray ou Jules Andrieu, inconnus de la grande majorité des militants. Pour ce qui est du contexte doctrinal, Dardot et Laval donnent, il me semble de façon tout à fait convaincante, une importance plus forte à l'influence des proudhoniens que beaucoup d'auteurs. Ici il ne sera question que de deux des quatre questions et pas du tout de la question du « communalisme » auquel les auteurs donnent une grande importance, considérant que Marx en a compris les potentialités radicales après coup.

« LA GRANDE MESURE
SOCIALE DE LA
COMMUNE, CE FUT
SA PROPRE EXISTENCE
ET SON ACTION. »

S'agissant de la Commune comme

premier « gouvernement ouvrier », Dardot et Laval font ressortir tout ce qui dans la rédaction de Marx fait de lui le théoricien des conditions de l'émancipation. Ils ne sont pas loin pourtant d'exprimer leur étonnement « de la place que laisse à l'activité pratique du prolétariat une interprétation apparemment aussi déterminée par le schéma historique de la négation de la négation à la française ». Le thème qu'ils creusent est celui-ci : « un gouvernement de la classe ouvrière visant à sa propre émancipation, tel est pour Marx le "véritable secret" de la Commune ». Et de souligner que pour Marx « Plus que par des mesures sectorielles et partielles et qui n'ont pas eu le temps de donner des résultats effectifs, la Commune de Paris est déjà pleinement communiste (le "très possible communisme") parce qu'elle a mis en œuvre le "gouvernement des producteurs par eux-mêmes" ». Et d'insister encore : « La grande mesure sociale de la Commune, ce fut sa propre existence et son action. Ses mesures particulières ne pouvaient qu'indiquer la tendance d'un gouvernement du peuple par le peuple », écrit Marx. Ces quelques lignes, ces expressions éparses dans le texte de Marx, dessinent en tout cas une ligne de réflexion précieuse et rare sinon unique qui porte sur l'art de gouvernement démocratique, et plus précisément sur l'autogouvernement socialiste » (p. 291).

L'analyse que proposent Dardot et Laval de la façon dont Marx hiérarchise les causes de la défaite de la Commune renvoie à la thèse centrale de leur livre, à savoir la tension dans sa pensée entre la primauté du combat de classe d'un côté et celle du niveau de développement des forces productives de l'autre. Ils pensent que pour Marx, la défaite de la Commune corrobore d'abord le fait que « seul le développement du capital pourra créer les

conditions de la victoire du prolétariat parce que la révolution sociale a pour présupposition le développement économique ». Les rapports politiques entre les classes jouaient en faveur des Versaillais en raison de l'inexistence de la grande industrie et donc d'un prolétariat concentré. Les faiblesses de la Commune, à savoir le faible degré de centralisation des décisions en pleine guerre civile face à un ennemi dont les Communards savaient qu'il serait sans merci et le refus de marcher sur Versailles à un moment où il régnait encore une certaine désorganisation du côté de la bourgeoisie, ne viennent qu'en seconde position. Dans sa correspondance privée, écrivent Dardot et Laval, « Marx est plus sévère que dans l'Adresse, mais ces critiques restent limitées, en tout cas bien plus modérées que celles que formuleront des historiens et témoins de la Commune comme Lissagaray quand il la qualifie de "parlement bavard" ou comme Jules Andrieu quand il soulignera les excès du parlementarisme de la Commune. C'est Trotski dans Les leçons de la Commune de 1921 qui les a mis au premier plan. Trotski est alors responsable pour la III^e Internationale du Parti communiste français à peine sorti du Congrès de Tours. Il considère, dit Pierre Broué, que la direction "regimbe" et qu'il faut la changer. C'est pour les militants communistes français qu'il dresse le bilan de la Commune, dans la perspective d'une future révolution dont le prolétariat parisien serait le protagoniste : "Au lieu de cette politique d'offensive et d'agression qui pouvait seule sauver la situation les dirigeants de Paris essayèrent de s'enfermer dans leur autonomie communale : ils n'attaqueront pas les autres, si les autres ne les attaquent pas ; chaque ville a son droit sacré de self-government. Ce bavardage idéaliste (du genre de

l'anarchisme mondain) couvrait en réalité la lâcheté devant l'action révolutionnaire qui devait être menée sans arrêt jusqu'à son terme, car, autrement, il ne fallait pas commencer. L'hostilité à l'organisation centraliste (héritage du localisme et de l'autonomisme petit-bourgeois) est sans doute le côté faible d'une certaine fraction du prolétariat français. L'autonomie des sections, des arrondissements, des bataillons, des villes, est pour certains révolutionnaires la garantie supérieure de la vraie activité et de l'indépendance individuelle. Mais c'est là une grande erreur, qui a coûté bien cher au prolétariat français » [8].

LA COMPLEXITE DES IDÉES DE SOCIALISME ET DE COMMUNISME CHEZ MARX

Le dernier chapitre de *Marx, Prénom : Karl* porte sur le socialisme et le communisme. Son propos est de démontrer que la représentation orthodoxe qui veut que Marx aurait rompu avec les « imaginations » des « réformateurs du monde » pour concevoir une théorie scientifique nouvelle (doxa que la brochure de formation d'Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, a beaucoup contribué à installer) est très loin de correspondre, tant aux rapports de Marx avec les plus grands théoriciens « utopiques » qu'à la manière dont il a remis en cause ses propres idées jusqu'à la fin de sa vie. Dardot et Laval expriment leur accord avec Maximilien Rubel qui a souligné à quel point « les dimensions éthiques et les orientations utopiques sont au départ même de la pensée de Marx » [9]. Ils reprochent cependant à Rubel de vouloir faire de Marx un auteur parfaitement unifié, même si cette unification n'est pas celle de

l'orthodoxie. Pour Dardot et Laval, le communisme en tant qu'idée « du nouvel ordre du monde » (expression de *La Sainte Famille*), serait chez Marx « la résolution imaginaire de la tension entre les perspectives divergentes à l'œuvre dans son travail : l'action pratique des prolétaires fusionne avec les tendances objectives du mode de production capitaliste, les objectifs politiques qu'ils se donnent coïncident avec la gestation du communisme dans le sein même du capitalisme ». Dardot et Laval soulignent bien qu'il n'y a aucun messianisme chez Marx et Engels. Dans *L'idéologie allemande*, ils « appellent communisme le mouvement effectif qui supprime l'actuel état de choses ». Leur thèse c'est que l'idée de communisme comme sert à Marx de « colle » pour éliminer les tensions ou contradiction entre les deux logiques à l'œuvre dans l'ensemble de ses écrits.

Je ne suis pas convaincu par le mot « imaginaire », pas plus que par l'expression « projection idéaliste » incluse dans le titre du chapitre. Et je ne vois pas comment Dardot et Laval pourront y échapper s'ils poursuivent leur travail sur l'émancipation. Dans L'envoi qui conclut leur long livre, ils écrivent que « l'humanité n'est pas condamnée au capitalisme, quand bien même nulle part n'est écrit qu'elle pourra un jour en sortir. Tout tient à l'activité pratique des hommes, c'est-à-dire à l'issue de leurs luttes sociales et politiques, à leur capacité de co-produire par leurs luttes de nouvelles institutions, c'est-à-dire d'instituer de nouvelles normes et d'expérimenter de nouvelles formes de vie, qui les fassent sortir du capitalisme, pour autant qu'ils le veuillent, c'est-à-dire qu'ils puissent le vouloir » (p. 675). Cette activité pratique des hommes, me semble-t-il, exige pour être mise en branle, à la fois l'émergence de certaines condi-

tions politiques (faille ouverte dans le système de domination et généralisation d'un sentiment d'un insupportable supporté trop longtemps) mais aussi une projection vers un « au-delà du capitalisme » qui a nécessairement une dimension utopique, donc « idéaliste ». Il me semble qu'il ne peut pas y avoir de mouvement engagé dans un processus de lutte de masse incluant l'expérimentation de nouvelles formes de vie sociale sans imaginaire. C'est la part de militant en Marx, auquel Christian Laval a consacré un petit livre [10] en marge du travail avec Pierre Dardot, qui exigeait cet « imaginaire ». Pour revenir à *Marx, prénom Karl*, je ne vois pas comment « l'émancipation comme acte pratique [peut] appeler l'émancipation comme projet » (p. 691) sans que n'intervienne une « projection idéaliste ».

Cette observation faite, le chapitre XI me paraît précieux en ce qu'il montre l'extraordinaire mobilité de la pensée de Marx dans son dialogue avec les auteurs qui l'ont aidé à façonner sa pensée. J'en ai terminé la lecture en comprenant à quel degré, dans le texte à caractère de manifeste écrit ensemble par *Carré rouge* avec *A l'Encontre*, *A Contre-Courant* et *L'Émancipation sociale* [11], nous avons fait quelque chose auquel Marx (ainsi que Lénine l'avait pourtant noté) s'est refusé. À savoir tenter dans la dernière section du texte en question, de définir le communisme en cinq points, fût-ce avec quelques phrases de précaution liminaires. Travailler sur le mot communisme aussi bien chez Marx et Engels que chez les penseurs avec et contre qui ils pensent, suppose de « différencier deux modèles, celui de la communauté des biens et celui de l'association des individus » [12]. C'est le second modèle (je n'aime pas le mot modèle et dirais plutôt « conception » que Marx s'approprie et déve-

loppe, s'employant « à redéfinir le communisme de telle sorte qu'il en vienne à s'opposer à ce qui s'était jusqu'alors dit sous ce terme pour finir par s'identifier à l'idée même d'association » (p. 619). Mais, écrivent Dardot et Laval, « il n'est que d'examiner l'usage que Marx et Engels peuvent faire du terme d' "association" pour se convaincre qu'ils continuent à donner à ce terme une force de sens qui n'est pas exempte d'équivoque. Tantôt ce terme désigne un processus objectif déjà à l'œuvre dans la production capitaliste, celui de la coopération et de la division du travail, tantôt il renvoie à la société communiste qui se donne comme l'aboutissement de ce même processus objectif » (p. 627). L'idée d'association chez Marx est donc examinée successivement dans ses rapports d'abord avec la grande industrie puis avec l'idée de « l'individu total ». Cela comporte de longs développements sur la relation de Marx à tous les penseurs socialistes ou communistes de son temps. C'est évidemment nettement plus compliqué que *Socialisme utopique et socialisme scientifique* ou même que Maximilien Rubel, mais c'est très gratifiant.

Le chapitre se termine par un retour sur la représentation de Marx comme penseur tout le temps prêt à remettre ses propres idées en cause. Il s'agit de la « voie russe » à laquelle Marx s'est fortement intéressé au cours de ses dernières années, allant jusqu'à apprendre le russe et à suspendre l'achèvement des chapitres du livre III du *Capital* et la rédaction des chapitres annoncés à la fin de ce livre III. Dardot et Laval y consacrent une section de plus de trente pages qui peut presque être lue séparément. Tout commence par la réaction de Marx à l'interprétation donnée par le principal théoricien du populiste N. Mikhailovski à la traduction du *Capital* en

russe publiée en 1872. Mikhailovski avait caractérisé la pensée de Marx comme une philosophie fataliste de l'histoire qui rendait nécessaire le capitalisme en Russie. Dans sa réponse Marx affirme non seulement qu'il croit lui aussi que la commune russe est « la plus belle chance que l'histoire ait jamais offerte à un peuple » d'éviter les ravages du capitalisme, mais il en profite pour mettre en question ceux de ses disciples qui ont transformé son « esquisse de la genèse du capitalisme dans l'Europe occidentale en une théorie historico-philosophique de la marche générale, fatalement imposée à tous les peuples ». Les recherches de Dardot et Laval sur la longue correspondance que Marx commence alors avec les auteurs et militants russes, ainsi que sur le sort qui lui a été faite jusqu'à une date assez récente, livrent des résultats très intéressants qui en disent long sur un « marxisme » que même les antistalinien ont peu interrogé. Ainsi David Riazanov, premier éditeur des lettres à Vera Zassoulitch est allé jusqu'à suggérer que l'ultime effort théorique de Marx témoignerait de sa part une diminution intellectuelle. Dardot et Laval estiment au contraire que « l'effort de Marx, dans ses dernières années, a consisté à donner un fondement historique nouveau à la perspective du communisme, au risque de menacer sérieusement un édifice théorique construit sur le socle de l'épistémé évolutionniste et progressiste du XIXe siècle. Il ne s'est aucunement agi d'une quelconque reviviscence de l'utopie, mais d'une réorientation du communisme scientifique sur la base de nouveaux savoirs comme à partir de l'expérience politique des Communards parisiens et des populistes russes » (p. 667).

Je pense en avoir dit assez pour encourager nos lecteurs à se plonger dans la lecture de *Marx, prénom Karl*.

Je reviendrai dans un article ultérieur sur les chapitres portant sur la logique expansive du capitalisme, celle où l'argent devenu capital cherche à se reproduire « *sans fin et sans limites* ».

Notes

- 1- Ma lecture est marquée par mon parcours dans l'OCI-PCI, dans le groupe *Combattre pour le socialisme* dirigé par Stéphane Just et par l'expérience de *Carré rouge*.
- 2- Je pense dans mon cas à la théorie du néocapitalisme défendue par les théoriciens du Parti communiste italien et de la CGIL, dont on mesure les terribles dégâts aujourd'hui.
- 3- Rétrospectivement je m'interroge sur la manière dont nous avons continué à l'OCI-PCI à voir le double mouvement de centralisation du capital et de concentration de la classe ouvrière comme un processus encore en cours alors que par ailleurs nous expliquions avec Trotski que « *les conditions objectives et subjectives de la révolution (n'étaient) pas seulement mûres mais (avaient) commencé à pourrir* ».
- 4- Traduction française chez Gallimard-Le Seuil, Paris, 1988, réédition en 2012 chez Points série Histoire.
- 5- Jacques Rancière et Alain Faure, *La parole ouvrière*, 10/18 chez Christian Bourgois, réédité par La Fabrique, 2007.
- 6- À l'OCI-PCI, « exprimer consciemment le mouvement inconscient » a été un leitmotiv permanent.
- 7- Pierre Broué, *Trotsky*, Fayard, 1988, p. 349.
- 8- Léon Trotski, *Les Leçons de la Commune*, 1921.
- 9- Cf. par exemple Maximilien Rubel, *Marx critique du marxisme*, Payot, 1974 rééd. 2000, p. 359.
- 10- Christian Laval, *Marx au combat*, Editions Thierry Magnier, Paris, 2009.
- 11- *Penser le communisme, le socialisme aujourd'hui* (2006), toujours consultable au moins dans le cas de *Carré rouge* sur notre site www.carre-rouge.org
- 12- Ici Dardot et Laval indiquent qu'ils suivent Durkheim. Voir Emile Durkheim, *Le socialisme, sa définition, ses débuts, la doctrine saint-simonienne*, Librairie Felix Alcan, 1928.